

Mission Développement du jeune enfant, modes d'accueil et formation des professionnels
Présidée par Sylviane GIAMPINO, rapport remis le 9 mai 2016.

Contribution de Chantal Clouard

Docteur en « Psychanalyse et Psychopathologie » de l'Université Paris 7-Denis Diderot.
Orthophoniste.

Collaboratrice du Programme International pour le Langage de l'enfant (PILE)

Service de Pédopsychiatrie, Pr Bernard Golse

Hôpital Necker-Enfants Malades, 149, rue de Sèvres, 75015 Paris.

chantal.clouard@aphp.fr

Tél : 01 44 49 45 61/62 (secrétariat)

Tél : 01 44 49 45 58 (ligne directe)

« Comment la communication et le langage viennent-ils aux enfants ? »
Approches psycholinguistique et psychopathologique

Introduction :

« *Comment le langage vient à l'enfant ?* » pour reprendre un ouvrage connu, ou plus exactement « *Comment la communication vient-elle à l'enfant ?* », car nous considérerons ici deux approches, linguistique et psychanalytique qui ont un même objet, le langage. La psychopathologie développementale nous aidera dans cette perspective à établir des ponts entre ces deux disciplines.

Quelles sont les incidences réciproques des théories de l'une et de l'autre ? Comment la linguistique ou la psycho-linguistique informent-elles la psychanalyse ou la psychothérapie ? Comment la psychanalyse prend-elle en compte l'émergence du langage chez le jeune enfant et les éventuelles perturbations dans les trajectoires développementales ou bien encore dans les pathologies du psychisme qui constituent ses indications ? Quels sont les effets des difficultés du développement langagier dans la prise en charge psychothérapeutique de ces enfants ?

1- Théories linguistiques et psychanalytiques : quelques rappels

Il est d'évidence que le langage est au fondement de toutes les expériences humaines, qu'il les façonne et les éclaire.

Linguistique et psychanalyse constituent des savoirs sur le langage qui diffèrent cependant quant à leur description, leur théorisation et quant à leur finalité.

La linguistique prend le langage comme objet en le surplombant et en cherchant à énoncer des théories à portée générale, universelle et à valeur scientifique. Elle s'intéresse à de multiples aspects qui forment ce que l'on appelle l'appareil formel du langage, ses traits distinctifs, ses composantes phonologiques, lexicales, syntaxiques, l'organisation des mots entre eux, les contraintes grammaticales, morphosyntaxiques, mais aussi l'usage de ce langage, la pragmatique, entendue comme les premières utilisations du langage décontextualisées.

Elle cherche à décrire ce qui relève du seul langage, à en établir la théorie.

1-1 Approche linguistique

C'est Ferdinand de Saussure qui a fondé la linguistique moderne et la sémiologie. Il a introduit la distinction entre langage, langue, parole, le caractère arbitraire et immotivé du lien entre le « signifiant » (image acoustique du mot) et le « signifié » (concept). Il a aussi posé que la délimitation du signe linguistique était indispensable à la compréhension de la chaîne sonore, que les signes étaient dans un rapport d'opposition les uns avec les autres. Il s'est centré sur la langue, comme réalité autonome. Nous connaissons la célèbre formule du Cours de Linguistique Générale (1916) : « *la linguistique a pour unique objet la langue envisagée pour elle-même et par elle-même* ».

Un certain malentendu dans la réception de son travail a ainsi contribué à séparer la linguistique des autres approches du langage. Or, Saussure n'a cessé d'affirmer la duplicité du signe, sa surdétermination, sa possibilité de signifier à l'infini. Dans une partie beaucoup moins connue de son œuvre, il s'est intéressé à la littérature et à la poésie. Le signe pour Saussure n'est pas défini par sa relation à la signification, mais par sa valeur d'opposition aux autres signes de la langue. Ainsi, le mot que nous choisissons de dire exclut-il tous les autres que nous aurions pu choisir. Peu importe qu'un enfant ou un adulte prononce mal le mot « *château* » pourvu qu'il ne soit pas confondu avec « *chapeau* ». Dans chaque signe une valeur est définie uniquement par sa position dans un système de valeurs. « *Il n'y a dans la langue ni signes, ni significations, mais des différences de signes et de significations* », nous dit Saussure. Dans l'exemple qui précède, un trait distinctif distingue /t/ et /p/ dans le système des valeurs acoustiques et le distingue dans un autre système de valeurs, sémantiques celles-là. C'est pour cela que nous pouvons comprendre des jeux de mots, des équivoques, des jeux de sens et de *nonsense*, des glissements du son et du sens. La poésie fait apparaître les mécanismes inhérents à la langue et aux signes.

C'est Jacques Lacan, lecteur de Saussure, qui développera ces conceptions et reprendra l'hypothèse d'un inconscient structuré comme un langage et accordant une valeur centrale au signifiant. Il met en évidence l'équivoque dans la langue. Lacan est cependant resté attaché à l'approche structuraliste, au pôle « logico-grammatical » (Maniglier, 2005). Pour certains exégètes, on trouve en germe dans la linguistique saussurienne, l'hypothèse de l'inconscient, - même si Saussure n'a pas lu Freud - et l'idée que la langue est irréductible à toute systématisation formelle.

Dans les années 50, Noam Chomski a tenté de construire une linguistique qu'il a qualifiée de « générative et transformationnelle », cherchant à rendre compte de la grande productivité de la langue, par des lois universelles. Les enfants sont supposés avoir une connaissance innée de la grammaire (Language Acquisition Device, LAD) puisqu'on ne leur enseigne pas l'ensemble des structures syntaxiques de la langue. Cette acquisition se fait en repérant un nombre réduit de lois grammaticales générant toutes les structures. Ses théorisations ont pris un nouveau tournant dans les années 80 avec l'établissement de modèles modulaires binaires qui ont servi à l'intelligence artificielle et aux langages automates informatiques.

Son approche, biologisante, a été contestée par la suite. Elle a pourtant eu une grande influence pour les recherches sur l'acquisition du langage et perdure dans les modèles explicatifs des pathologies langagières, influencés par les sciences cognitives et les hypothèses en faveur de dysfonctionnements cérébraux et de facteurs génétiques impliqués.

Certaines descriptions linguistiques accaparées par la recherche d'invariants structuraux, morphosyntaxiques ont maille à partir avec les infinies capacités de création de la langue et sont enclines à exclure de leur champ le psychisme et la subjectivité.

Émile Benveniste (1966, 1974) lecteur de Freud, s'écarte de Chomsky et discute les travaux de Saussure en interrogeant la signification. Qu'est-ce que signifier ? La langue est signifiante de nature, elle n'est pas faite seulement pour communiquer, affirme-t-il. C'est une propriété inhérente de la langue de dénommer et générer des discours originaux individuels et partageables. Avec la notion de signifiante, il distingue le « sémiotique », intralinguistique ou répertoire des signes de la langue et le « sémantique » ou mise en action de la langue par le discours. Le sens des mots s'actualise dans l'énonciation et résulte de l'intenté ou du vouloir-dire. Il est produit dans un acte d'énonciation et dans un rapport d'intersubjectivité qui excède toujours et transcende les mots. Les propriétés phénoménologiques de la langue permettent qu'une infinie variété de phrases et d'énoncés soit produite, du fait du caractère toujours unique de l'expérience et du vécu. La langue recrée sans cesse avec les mots en discours les signes. La langue engendre et s'autoengendre.

Benveniste introduit la linguistique de l'énonciation, s'intéresse aux marques de la subjectivité dans la langue, avec l'étude des pronoms personnels *je/tu/il*, ainsi qu'à l'intentionnalité des locuteurs.

Cette linguistique s'est mesurée à la dimension sensible, à la subjectivité, et ouvre véritablement au sujet de l'inconscient.

1-2 Approche psychanalytique

Nous venons de voir que la linguistique seule ne cerne pas l'entièreté de ce que le langage contient. Comment inscrire toute la signification par le seul langage ? Une dimension du langage résiste au savoir linguistique que la psychanalyse prend en compte. Qu'elle est-elle ? On pense aux mots d'esprit, aux lapsus, aux sentiments et aux émotions véhiculées par la parole, qui témoignent d'une relation au psychisme et qui appellent d'autres savoirs, non linguistiques ceux-là. Ainsi, le sens peut-il être rendu méconnaissable. Dans les échanges même ordinaires, les malentendus, des formules comme « *Je ne comprends pas ce que tu veux dire, où veux-tu en venir ?* » sont fréquentes.

Dans la cure analytique où le dire est privilégié, seuls des mots s'échangent, mais peuvent être interprétés différemment.

« La langue parle, pas seulement avec les mots, rappelait André Green (2012, p.44) avec des mots investis d'affects, sous-tendus par des représentations pulsionnelles conscientes et inconscientes et dynamisées par des motions qui l'animent. »

En effet, la parole y est entendue par un autre, avec le monde psychique interne de l'autre. Ce sont là tous les enjeux du transfert, rencontre de deux subjectivités, enjeux qui ne sont pas pris en compte dans une approche scientifique du langage.

Cela est possible parce que, dans le cadre qu'elle instaure, le destinataire du dire n'est pas l'analyste, mais un autre ou des autres qui ne sont pas là. Selon Green, la psychanalyse est une « *parole couchée à destinataire dérobé* » et relève plus ou moins de l'absence, non de la présence effective du destinataire qui est celle des interactions ordinaires.

Enfin, le principe de l'association libre instaure des ruptures, des arrêts dans la cohérence syntaxique, sémantique, dans la continuité logique, privilégiant des associations par contiguïté de son ou de sens, et induit des créations inédites qui visent à dégager un signifiant, celui dans lequel le sujet est pris. « *La parole (y) régresse* », affirmait Pierre Fedida. L'analyste a affaire parfois à cette période d'avant le langage, où des affects insus resurgissent qui n'ont pas trouvé d'expression et n'ont pu être élaborés.

Ainsi, le cadre analytique fait entendre autre chose que ce qui est dit. « *Il fait percevoir la double signification (au sens et au son), la double représentance (de mot et de chose), la double réalité (matérielle et psychique) ?* » (Green, ibid. p. 29)

La psychanalyse s'intéresse au sujet dans sa singularité, discernable dans et par le langage, jusques et grâce à ses défauts, ses manques, ses ratés, ou ses « déchirures » selon Benveniste. La vérité du sujet se révèle par le mensonge, les malentendus, les dénis, les idéalizations. On dit plus que ce qu'on veut dire. Et souvent les mots manquent.

Toute la signification n'est donc pas véhiculée par la seule langue. Ainsi la voix est une composante essentielle. Elle donne chair à la parole. Le bébé très tôt réagit à la voix de sa mère. Suzanne Maiello (2010) nous a montré que la perception a une double source, puisque la voix est perçue par le fœtus de l'intérieur et de l'extérieur. Elle constitue la première enveloppe sonore.

La voix, l'intonation, la mélodie du langage s'accompagnent également de gestes. Cette dimension d'inscription corporelle du langage est primordiale. Nous le verrons en suivant les étapes du développement de l'enfant.

Le modèle freudien exhibe cette vérité du langage, à savoir qu'on parle, pas seulement parce qu'on a quelque chose à dire, mais pour faire advenir une parole.

Dès 1891, avant ses travaux véritablement psychanalytiques, Freud en appelle à une nouvelle théorie de l'organisation du langage : le langage a un substrat anatomique, mais celui-ci est subordonné au point de vue psychologique.

Il introduit la distinction entre la représentation de mot, l'image sonore et motrice et la représentation d'objet « *constitué des représentations les plus hétérogènes, visuelles, acoustiques, tactiles* » (p. 127)

Dans les modèles ultérieurs, le refoulement est au cœur du mécanisme du discours. Même si Freud mentionne l'existence d'un contenu latent et d'un contenu manifeste, il n'y a pas de sens caché dans nos actes ou dans nos dires qu'il faudrait déchiffrer, dont il faudrait percer le secret. Ce que montre la cure, c'est que ce qui est refoulé n'est pas la signification, mais un signe. Du contenu manifeste au contenu latent, le rapport est de texte à texte, il s'agit d'une traduction d'une langue à un autre, non d'un signe à une signification. L'opération de mise à nu du contenu inconscient consiste à libérer un signifiant, un *non-dit* qui organise la vie du sujet, à travers la série des répétitions ou des symptômes.

Pour Freud, si le rêve a un sens, il est surdéterminé, comme le signe linguistique. C'est une condensation de significations, dont l'interprétation n'est jamais achevée. Reste toujours un point obscur qui témoigne de l'infinitude du sens, de l'excès de la signification que l'interprétation ne peut révéler dans sa totalité.

2- Les conditions de l'émergence du langage

François Rastier (2007) établit trois conditions minimales à l'émergence du langage : un appareil phonatoire (larynx), un cortex frontal développé et l'existence d'interactions complexes.

Nous poserons comme principe qu'un équipement cérébral, neurobiologique génétique fonctionnel est nécessaire à son développement, mais que celui-ci est activé et véritablement opérationnel dans les interactions avec un partenaire de l'échange, soit dans un environnement relationnel satisfaisant. On a beaucoup insisté sur les compétences précoces des bébés, sur leur équipement neurologique, voire sur « *l'instinct du langage* » (Pinker, 1999), mais ces compétences s'actualisent par le biais des interactions dans les premiers soins donnés au bébé.

Dans les pathologies de la communication et du langage, un modèle plurifactoriel de compréhension des troubles est ainsi requis.

Quelques exemples : on a montré que des bébés sourds, ou des bébés présentant des épilepsies précoces à devenir autistique pour 1/3 d'entre eux, étaient à double risque. Un cercle s'instaure en effet: un bébé qui a une atteinte organique réagit moins, est un partenaire moins actif de l'échange, ce qui l'expose à de moindres sollicitations. Dans nos recherches¹, où nous étudions longitudinalement les trajectoires développementales des enfants de 0 à 4 ans et les situations à risque pour le bébé lui-même ou pour l'interaction, ont été objectivées des particularités de la prosodie maternelle, de la qualité et de la durée de l'engagement réciproque dans l'échange. De même dans les désordres graves de structuration du langage, comme dans les dysphasies dites réceptives où le traitement des informations perceptives est déficient, la faiblesse de l'équipement organique peut-être invoquée aussi bien que son intrication avec un désajustement des premières interactions.

L'émergence du langage est inséparable de la naissance du sujet. Est sujet celui qui est parlé. Ce que nous enseignent la psychanalyse et la psychopathologie développementale, c'est que l'entrée dans le langage n'est pas simple apprentissage - on parle davantage d'acquisition de la langue - ou simple mise en action des mécanismes biologiques et des structures cérébrales parvenus à maturation.

L'entrée dans l'ordre symbolique est la condition du développement du langage. Ce qui attirera notre attention sur la période dite prélinguistique.

L'enfant y est introduit parce qu'il est parlé avant lui-même que de parler. L'ordre langagier préexiste à sa naissance. Il en reste des traces inconscientes inscrites dans le corps. Le bébé est pris dans le désir de ses parents, dans le dire maternel qui l'a nommé, lui a prêté ses mots et qui est refoulé ultérieurement. C'est pourquoi, quelque chose parle parfois à notre insu, pris dans la relation à l'autre. Des signifiants « encapsulés » demeurent sous la forme de symptômes : tel enfant qui porte le prénom d'un puîné décédé, tel secret familial qui surgit dans les faits de langage.

Plus tard, l'enfant puis l'adulte qu'il est devenu peut méconnaître qu'il parle la langue de l'autre, que le processus d'individuation a été entravé, qu'il se manifeste sous forme de symptômes divers. (faux self, psychose).

La présence du donneur de soin, la mère le plus souvent, est indispensable. Dans cette relation se construit la relation d'objet et de l'écart intersubjectif, et la subjectivation. L'engagement de l'enfant dans une parole singulière est conditionné par l'établissement de cette relation d'objet, la parole en est la manifestation. C'est un chemin difficile à accomplir. On en voit des marques dans les difficultés de séparation-individuation dont le langage témoigne. Tel enfant qui se fait comprendre à la maison dans la sphère privée, familiale, avec des interlocuteurs familiers est inintelligible ou rendu muet à son arrivée à l'école. Or, l'une des caractéristiques du langage et de ses lois est d'être identifiable par tous les locuteurs.

La mère fait le prêt à l'enfant d'une pensée, d'une subjectivité anticipée, mais à venir. Elle y rejoue elle-même son expérience du langage et inscrit l'enfant dans un ordre référentiel, sémantique et discursif. Les premiers cris, à valeur non intentionnelle, sont interprétés et différenciés par la mère, comme des cris de faim, de présence, de fatigue, dotés de signification. L'enfant reprend à son compte l'interprétation maternelle pour, par la suite, l'informer de manière adéquate de ses besoins.

¹ Programme International pour le langage de l'enfant (PILE) sous la direction de Bernard Golse et Lisa Ouss.

La mère traduit pour lui avec ses propres mots les sensations éprouvées, inscrites dans son corps, qui survivent en tant que traces mnésiques inconscientes et où l'expérience de satisfaction revient sous forme hallucinatoire. Le corps est donc un corps parlant.

Certaines mères ou certaines relations ne permettent pas la construction d'une relation d'objet adéquate, soit parce que la mère ne peut investir l'enfant comme sujet, ne peut le penser véritablement comme distinct d'elle, capable de besoins différents, plus tard de pensées propres, soit parce que l'enfant lui-même est peu disponible.

En psychothérapie, un petit garçon qui a eu un gros retard de langage conserve à 8 ans des difficultés importantes. Les premières relations ont été marquées par des violences conjugales qui ont contraint la mère à fuir dans des circonstances jamais parlées à l'enfant et empreintes de culpabilité, dont l'agitation majeure de l'enfant, la désorganisation psychique et langagière, un certain refus du langage portent la trace. Cette mère attend de son enfant qu'il lui pose des questions sur le passé, dans l'impossibilité elle-même d'avoir contenu par sa parole ses propres affects et les perceptions éprouvées par l'enfant.

Les modèles de Winnicott et de Bion sur la contenance et la fonction *alpha* de métabolisation des contenus psychiques bruts, la « violence » de l'interprétation décrite par Piera Aulagnier où la mère interprète les besoins de l'enfant en relation à sa propre histoire, en rendent compte, de même que la notion « d'accordage affectif » de Daniel Stern .

La théorie de l'attachement et l'instauration d'un lien « secure », soit la capacité de la mère à anticiper et répondre de manière synchrone dans la répétition des soins aux besoins de l'enfant, permet que celui-ci ait confiance en l'autre et intériorise ces patterns de comportement. De l'établissement d'un lien « secure » dépendent les capacités d'exploration de l'environnement, la possibilité de saisir les états internes d'autrui, la capacité de faire confiance au langage.

Ainsi, la mère ne transmet pas seulement sa langue, mais doit aussi favoriser l'écart intersubjectif. On rappellera que la parole, soumise à des lois, constitue une instance tierce. Le bébé, du fait de sa néoténie, est dépendant. Mais la mère n'est pas omniprésente, ce qui garantit que le lien ne demeure pas fusionnel. Un trop plein de présence maternelle tout comme une insuffisance de soins sont susceptibles d'altérer les conditions de la subjectivation.

L'absence, la scansion présence/absence, l'instauration du discontinu permettent l'inscription dans la parole.

Le jeu de la bobine, du *Fort/Da* décrit par Freud (1920) en est la parfaite illustration. Le petit Ernst, âgé de 1 an 1/2 , dont la mère est absente, joue avec une bobine, émet des *ooooh !* en la voyant disparaître et *Ah !* à sa réapparition. Il rejoue la séparation en tentant de maîtriser la situation. L'objet (mère ou bobine) peut être absent, et se trouve symbolisé par ces émissions vocaliques *oh* et *ah*, auxquelles une signification est donnée, *Fort/Da*. La symbolisation primaire de ce jeu ouvre au langage. L'enfant parlé par la mère, se met à parler. Une représentation de l'absence est possible. La parole introduit de l'absence/présence, de la présence sur fond d'absence (Golse, 2006). Le père, la fonction-tierce ou désirante de la mère y est inclus. Ce phénomène peut s'accompagner d'angoisses ou de tristesse chez l'enfant. Il reste aliéné au désir de la mère à travers les identifications mais s'est soumis à l'ordre du langage en renonçant à être l'objet de sa mère.

L'émergence du « *non* », puis le passage au « *je* » en rendent compte. La particularité du pronom personnel, comme l'a montré Benveniste, est de n'être pas référentiel. Le « *je* » est assumé par le sujet de l'énonciation. Il est souvent difficile à l'enfant d'abandonner le prénom par lequel l'Autre le nomme, pris dans l'image spéculaire de son Moi. Consentir à utiliser « *je* » signifie que l'enfant accède à la représentation, que son Moi n'est plus indexé au désir maternel.

Parler, enchaîner des signifiants témoigne du deuil accompli de l'objet archaïque. La possibilité d'accéder aux représentations via le langage permet de surmonter cette perte. Certains enfants ne peuvent franchir cette angoisse. L'autisme, la psychose, les dépressions précoces, certaines formes d'agitation psychomotrice, d'hyperactivité en en sont des illustrations.

3- Les étapes du développement du langage

La psycholinguistique actuelle décrit tous les niveaux de langue, de la perception aux intentions de communication, en y intégrant des processus cognitifs, linguistiques proprement dits et discursifs. Toutes les langues sont caractérisées par un système de phonèmes, dont la combinaison en syllabes puis en mots permet de former des phrases. Chaque langue organise cependant de manière spécifique ces éléments.

Tout langage inclut les registres de la prosodie, de la phonologie, du lexique, de la grammaire ou de la morphosyntaxe, de la pragmatique et comporte deux versants, celui de la réception et celui de la production qui n'évoluent pas de manière synchrone. Ainsi, le nouveau-né entend, mais n'est pas en mesure de produire un langage articulé, de même que la compréhension de l'enfant précède largement sa capacité expressive.

Sur le plan réceptif, il s'agit de détecter et organiser les informations sensorielles, segmenter le flux continu de la parole, en extraire les unités pertinentes. Sur le plan de la production, il faut mobiliser le larynx et les organes phonatoires, agencer et produire les unités de parole. Des dysfonctionnements à différents niveaux d'organisation, d'ordre sensoriel, moteur, cérébral, sont responsables de pathologies plus ou moins sévères, surdité, infirmité motrice, retards de langage, dysphasies.

Les différents domaines langagiers se structurent selon une temporalité et des agencements particuliers : l'accès aux premiers mots implique une réorganisation du système phonologique ; lors de la période de vocalisation, l'allongement de la syllabe finale signale l'association de mots et l'entrée proche dans la syntaxe. Ils sont également solidaires : la stabilisation du système phonologique contribue à la constitution du lexique ; la prosodie sert la syntaxe et la compréhension du lexique. Des petits enfants de deux ans peuvent être inintelligibles du point de vue phonologique, mais possèdent la musique de leur langue qui comporte exclamations, interrogations, accentuations mélodiques.

À l'inverse, des difficultés réceptives ou phonologiques primaires peuvent produire des effets en cascade sur les autres niveaux langagiers, la compréhension, l'apprentissage ultérieur de l'écrit. Une incapacité à s'exprimer alors que la compréhension du langage est efficiente peut être responsable de troubles psychoaffectifs, de repli communicationnel, de frustration. De même des désordres de la communication et des conduites sociales (autisme ou psychose), les déficiences intellectuelles, les carences affectives graves ont des conséquences sur l'émergence et la fonctionnalité du langage. Un petit garçon de quatre ans chez lequel on a diagnostiqué plus tard une dysphasie sévère avait un comportement d'enfant autiste, indifférent à la parole jusqu'au moment où d'autres moyens visuels et gestuels avaient été mis à sa disposition.

Toutes ces constructions et agencements sous la dépendance des structures cérébrales s'effectuent dans les échanges et les conversations naturelles. Dans les conditions normales, ces étapes se mettent en place avec une grande régularité dans toutes les langues du monde, chez tous les enfants et avec une grande rapidité. L'essentiel de l'organisation linguistique est déjà en place à 3 ans.

L'entrée dans cette phase dit linguistique est précédée d'une période tout aussi essentielle au devenir langagier, celle de la communication préverbale, d'avant les mots. Jérôme Bruner (1987) a rappelé comment l'enfant passe de la communication au langage et non le contraire.

Perception :

Le bébé entre dans le langage par la musique des mots, sa composante analogique ou suprasegmentale. Pour parler, il faut en effet percevoir les éléments du langage, segmenter le continuum sonore, isoler des contours intonatifs porteurs de signification.

Le bébé extrait du contenu de l'expérience des variations phoniques, du fait de leur association avec d'autres, visuelles, qui vont devenir discriminantes et se constituer en traits distinctifs. Ainsi dans les scripts d'interaction mère/bébé, un mot, ici « nounours » acquiert sa valeur phonique et sémantique distinctive dans le parler maternel aux contours intonatifs particuliers, le mamanais : « *tu veux ton nounours, oh regarde le nounours, oui le nounours !* ». Cette adaptation prosodique permet d'attirer l'attention de l'enfant, signale qu'on s'adresse à lui, facilite pour lui la segmentation et permet de faire acquérir la référence. Le bébé comprend donc d'abord par le ton. Ce sont les rituels de jeu et de soin qui servent de cadre aux routines interactives ou aux scripts tels que Bruner les a définis.

Le mamanais (en anglais motherese) au contour mélodique particulier que la mère utilise spontanément avec son bébé n'est qu'un aspect particulier de ce qu'on appelle le Langage Adressé à l'Enfant (LAE). Le débit est ralenti, l'articulation appuyée, la préférence se porte sur des phonèmes visibles. Le champ lexical est simple, très peu varié, répétitif, la longueur moyenne des énoncés (LME) est un peu supérieure à celle de l'enfant, constituée de phrases très courtes. Le contenu est très investi affectivement.

Cette période pré-linguistique, de la naissance à 10/12 mois, est dite en psychopathologie développementale *d'intersubjectivité innée* (Aitken, Trevarthen, 2003).

La période avant 6 mois est marquée de nombreux échanges avec la mère, à l'aide de signaux multimodaux (expressions vocales, faciales, gestuelles).

Le bébé produit des cris, des bruits gutturaux, des pleurs, de soupirs, sans intentions de communication. Ces manifestations visent à réguler le comportement et attirer l'attention.

À 6 mois, les lallations sont reprises par la mère. Le bébé a la capacité de reproduire la prosodie.

À 7 mois, quelques consonnes apparaissent. C'est la phase du babillage rudimentaire ou production de proto-syllabes.

Cette période autour de 6/7 mois est celle de *l'intersubjectivité primaire*.

À 8/9 mois, les productions phonétiques se restreignent à la langue maternelle. S'opère une spécialisation pour la langue maternelle alors que le bébé était auparavant capable de produire une très grande variété de phonèmes, le rendant apte à l'acquisition de n'importe quelle langue. Le babillage canonique apparaît, soit l'alternance consonnes/voyelles, *pa, ba, ma*, souvent dupliquées *mama, dada*. L'enfant s'identifie à la mère et la fait advenir en son absence. Cette période correspond à celle de l'intersubjectivité secondaire. L'enfant différencie lui et l'autre. C'est aussi à ce moment qu'est décrite l'angoisse de l'étranger (Spitz). Elle résulterait du fait que le bébé est en conflit avec quelqu'un dont le comportement lui rappelle sa mère mais qui n'est pas elle.

À partir de 9 mois et ceux qui vont suivre, le bébé devient capable d'exprimer des intentions. Les jeux d'échanges d'objet (donné/rendu) de cache-cache, de coucou, préfigurent les *turn-talking* ou tours de parole.

L'attention conjointe désigne la capacité de l'enfant à focaliser son attention sur un objet ou à attirer l'attention de l'adulte. Le contact des regards (attention partagée) et leur codirection vers un même objet sont des étapes majeures. Non pas l'objet mais la capacité à partager avec un autre un intérêt, à l'intégrer comme destinataire de l'objet. À cet âge, les bébés partagent activement l'attention vers un objet qui devient le sujet de l'interaction.

Entre 11 et 15 mois, apparaît le pointage (direction de l'index vers un objet) lié à la maturation motrice, et qui atteste du début de la construction d'une altérité psychique. Il s'accompagne souvent de vocalisations. Ce pointage est proto-impératif (de l'ordre d'une demande) ou proto-déclaratif (à valeur communicationnelle). Il ouvre à la catégorie de la deixis (mots dont l'interprétation varie en fonction du contexte, comme les pronoms, *je/tu/il*, les démonstratifs *celui-ci/celui-là*). Se détachant de la préhension, lié à la monstration, il constitue déjà l'amorce d'un signe linguistique. Le nombre de gestes de pointage est corrélé à l'âge d'apparition des premiers noms d'objets.

La micro-analyse des interactions et des degrés d'engagement ou de désengagement de l'enfant est désormais rendue possible par des logiciels d'observation et d'annotation.

La période linguistique est celle des premières productions verbales, l'apparition des premiers mots vers 10/12 mois.

Mentionnons ici le rôle des onomatopées, *boum, badaboum, poum, meuh*, liées à des actions. Leur apparition tendrait à démontrer que l'origine du langage est dans le mouvement. Des travaux récents (Berthoz, Houdé) montrent que le fonctionnement cérébral est ancré dans l'action intentionnelle. Le langage serait produit dans les aires impliquées dans la perception des actions des autres. Cette thèse est en adéquation avec la découverte des neurones-miroirs. Nous sommes d'abord en « résonance motrice » (Houdé, 2007), avant que ne s'instaure progressivement une phase « d'inhibition intériorisée ».

Les rituels d'action, *broum broum, meuh* se stabilisent. L'enfant en devient l'agent et en a une certaine maîtrise. L'onomatopée ne désigne pas encore un objet.

Les onomatopées déclinent avec l'accroissement du vocabulaire. Le geste, lui, peut persister.

L'ancrage dans l'action témoigne également de ce que l'arbitraire du signe n'est pas un absolu ou que cette entrée dans l'univers du signe est progressive. Elle peut également s'effectuer par des gestes de communication qui précèdent ou accompagnent la parole. L'ancrage corporel du langage, la mimo-gestualité et le recours à une certaine figurabilité ou iconicité accompagnent et soutiennent le langage verbal.

Ainsi, a-t-on montré l'efficacité chez certains enfants dysphasiques ou autistes de l'utilisation de méthodes visuelles et signées qui empruntent leur vocabulaire aux Langues des Signes des sourds, en gardant la syntaxe de l'oral. La figurabilité du signe réduit l'écart entre la chose et le mot et favorise l'émission sonore.

Les premiers mots (10/12 mois) signent l'entrée dans le symbolique. Ils sont très proches du babillage, mono ou bi-syllabiques. Ils correspondent à des référents déterminés, et sont anticipés par l'adulte. Ils libèrent partiellement du geste, mais celui-ci peut coexister.

Ils sont détectés, sur le plan perceptif, un peu avant par l'enfant. Il y a donc un décalage entre la compréhension et la production. La maîtrise est d'abord lente, en contexte spécifique, obéit au principe de sur-généralisation (*voiture* désignent tous les moyens de transport). L'accroissement en est rapide, de l'ordre de 13 mots à 10 mois, 50 mots à 17 mois, plus de 300 mots à 24 mois et jusqu'à 14 000 mots à 6 ans. (Le Normand, Clouard, 2014).

Après 50 mots (15-24 mois) se produit l'explosion lexicale, avec 4 à 10 mots nouveaux par jour. Vers 18 mois, l'enfant peut dire /a pu/ qui signale l'acceptation de la non-présence de l'objet et son maintien possible dans la représentation.

Cette acquisition des mots est un phénomène complexe : il est nécessaire d'avoir acquis le concept, de distinguer le référent, d'en avoir la permanence : un item désigne toujours la même chose (*chien, bus* désigne une catégorie de chiens et de bus différents). Le mot n'est pas une étiquette mais un ensemble de traits (quatre pattes, des poils, pour « chien »).

Au début, les mots désignent des noms d'objets, d'animaux familiers dans des catégories restreintes, et des verbes d'action (*manger, dormir, boire*).

Puis apparaissent les combinaisons de deux à trois mots (entre 18 et 24 mois) : *papa-parti, voiture-donne*, dans un style télégraphique. Le développement de la syntaxe se fait par « bain de langage », ou plus exactement par imitation active. L'enfant extrait des régularités, repère des ressemblances dans la diversité des situations de communication. Les linguistes interactionnistes décrivent la grammaire comme un phénomène émergent, soit un système dynamique de construction, instauré, nous l'avons vu, dans les routines non-verbales. La construction implicite des règles est aidée par les reformulations de l'adulte, ses demandes de clarification.

Les déterminants, les flexions de noms, de verbes, se développent progressivement. L'apparition des prépositions est plus tardive et les adverbes sont rares avant l'âge de 3 ans. L'ordre des mots dans la phrase est également important. Ce développement grammatical est fortement corrélé à celui du lexique. On parle d'une masse critique (Bassano, 2010).

La longueur moyenne des énoncés (LME), que l'on peut mesurer facilement avec les logiciels de transcription et d'analyse des productions est un indice de maturité syntaxique : 1 mot à 24 mois, 2 à 27 mois, 3 à 4 à 36 mois. (Le Normand, Clouard, 2014).

L'essentiel de la grammaire et du langage est constitué à 3 ans. Ces étapes s'accomplissent de manière régulière et rapide.

Figurent, parmi les acquisitions plus tardives, le discours et le récit, vers l'âge de 5 ans. Le langage est moins contextuel, l'enfant peut évoquer des personnes et des situations absentes ou passées, des états émotionnels, des relations causales. Il est encore très contraint par le contexte et l'emploi déictique, l'ici-et-maintenant de la situation de communication.

La dimension pragmatique du langage concerne les stratégies de communication, les types de discours, narratif, descriptif, explicatif, le respect des règles et conventions sociales. Maîtriser le langage signifie percevoir, produire des sons conventionnels, comprendre la signification, ordonner les mots, prendre en compte le contexte, partager des connaissances culturelles, sociales, saisir les intentions et l'implicite du langage, -ce qui relève d'une théorie de l'esprit- interpréter les incidences prosodiques porteuses de signification, enfin utiliser une des fonctions du langage, la fonction métalinguistique. Car le langage sert à parler du langage, à jouer avec lui, à inventer, créer.

Une des raisons pour lesquelles les enfants apprennent généralement à lire vers 6 ans, outre la nécessaire maturité cognitive et motrice, est que l'apprentissage de l'écrit constitue une méta-analyse du langage qui suppose une bonne maîtrise du code oral.

Pourquoi parle-t-on ? Quel en est le bénéfice ? Celui de supporter l'absence, mettre à distance les choses, de se penser pensant. (Danon-Boileau, 2013).

Ceci ne va pas de soi, peut constituer un arrachement violent pour certains enfants, sans exclure les obstacles intriqués d'ordre cérébral, cognitif, somatique, symptomatologique.

4- Quelques vicissitudes du développement

Il nous reste à aborder les vicissitudes de ce développement langagier et ces effets repérables dans les prises en charge psychothérapeutiques et instrumentales.

Schématiquement, on peut aborder cette question en référence aux grands registres de la psychopathologie, névrose et psychose, états-limites. On y peut ajouter les troubles cognitifs (retard, déficiences), organiques neurologiques, ainsi que les troubles sensoriels (comme la surdité).

Nous l'avons évoqué, les difficultés de séparation-individuation, de constitution du sujet, les deuils non faits avec l'objet primaire, l'immaturation affective ou des carences, ont des conséquences ou sont révélés dans les retards de langage et de parole. L'inhibition, les dépressions, parfois masquées chez le jeune enfant par une agitation motrice ou une dite « hyperactivité » peuvent ralentir le développement.

Les indications de prises en charge dites instrumentales (de type rééducation orthophonique centrées sur le trouble lui-même) ne sont pas à opposer à des prises en charge psychothérapeutiques. Ce que nous enseignent la psycholinguistique et la psychopathologie centrées sur le développement, c'est que le langage évolue rapidement, qu'il accompagne et soutient le développement cognitif et affectif, que ces composantes sont intriquées, que les causalités des troubles sont bien souvent difficiles à isoler. En conséquence, les aides conjointement instrumentales et celles centrées sur le psychisme ou le symptôme interagissent entre elles. Le temps est précieux chez le petit enfant et nos actions consistent à ralentir ou empêcher des évolutions délétères. De plus, du fait de comorbidités, il est parfois peu aisé de distinguer à 3 ans chez un enfant qui présente des difficultés de langage et des difficultés relationnelles, le trouble primaire langagier ou psychopathologique du trouble éventuellement secondaire. À l'inverse, des perturbations graves et durables du langage entraînent secondairement des difficultés relationnelles, de l'estime de soi, une anxiété, parfois des troubles comportementaux qui nécessitent une aide psychothérapeutique.

Des particularités du développement langagier, de la construction et de l'usage sont repérables et bien connues : les enfants qui ont un retard mental parlent plus tard et présentent des difficultés dans le maniement du langage élaboré et de l'abstraction, en lien étroit avec leurs compétences cognitives. Ceci montre l'interdépendance du langage et des fonctions cognitives.

Mais cette interdépendance est relative. Les enfants dysphasiques présentent généralement des compétences non verbales dans la moyenne de leur âge mais une importante dissociation d'avec leur niveau verbal : impossibilité de stocker et récupérer le lexique, à organiser la syntaxe, à gérer les conversations. La compréhension peut être préservée, alors que l'expression est longtemps entravée. Certains ne parlent pas à 5 ans, ne peuvent générer les caractéristiques de leur langue .

Enfin, les enfants autistes et les enfants psychotiques présentent également des particularités. Certains autistes ne parlent pas ou très tardivement. D'autres, comme dans les syndromes d'Asperger sont très prolixes, acquièrent le langage formel (phonologie, lexique, syntaxe) sans difficultés, souvent par écholalie immédiate ou différée. C'est la relation à l'autre qui est altérée

et ceci est visible dans le langage sur le plan pragmatique : langage non adressé à l'autre, formules plaquées rapportées, sans intention de communication ou inadaptées au contexte. Chez les enfants psychotiques, l'entrée difficile dans l'ordre symbolique se montre dans les désordres formels et de l'usage du langage, à des degrés divers et avec des évolutions différentes, en particulier dans la capacité à mentaliser les événements, à élaborer les affects.

Citons le cas d'une petite fille présentant un autisme secondaire. Pendant longtemps et à chaque rencontre, - le cadre proposé est un lieu transitionnel où se rejouent les relations précoces en présence de sa mère et de la thérapeute- elle ne parle pas, fuit le regard. Elle déambule constamment, passe de l'intérieur à l'extérieur de la pièce. Elle fuit toutes relations.

Peu à peu, les déambulations sont moindres et des moments de jeu entre la mère et la thérapeute, vont se mettre en place. Le langage apparaît, des mots isolés, puis des productions écholaliques, des phrases correctes émises rapidement sans regarder l'interlocuteur. Toute parole qui lui est adressée semble intrusive. Cependant l'ouverture à l'autre progresse de même que l'investissement corporel dans les activités. La voix est mieux placée, les phrases restent parfois suspendues. Comme chez beaucoup d'enfants autistes, mobiliser sa voix provoque de l'angoisse. Si le primat est souvent donné aux signes de la langue fonctionnelle, donner vie au langage, impliquer la voix, reste souvent dangereux et menaçant.

Pour conclure,

L'entrée dans le monde du langage, qui semble si naturel et aisé, est parfois tyrannique et angoissant pour certains enfants.

En psychothérapie, comme en rééducation, nous avons affaire aux aléas du développement, et aux histoires chaque fois singulières. Le travail psychothérapique est une cure par la parole, mais la psychanalyse d'enfants nous apprend par sa technique spécifique, à observer et mobiliser d'autres moyens d'expression adaptés à l'enfant, à l'aide du jeu, du dessin, de la pâte à modeler. Elle nous rend plus attentifs encore aux composantes préverbaux, aux dimensions suprasegmentales du langage, au langage d'action porteur de motions pulsionnelles, d'affects et d'excitation qui doivent se transformer en représentations, c'est à dire en langage partageable.

Indications bibliographiques

Aitken J., Trevarthen C. (2003). L'organisation soi/autrui dans le développement psychologique humain. *La psychiatrie de l'enfant*, 2, Vol. 46, pp. 471-520.

Benveniste E. (1966,1974). Problèmes de linguistique générale, I et II. Paris : Éditions Gallimard.

Benveniste E. (2012). Dernières Leçons. Collège de France (1968 et 1969). Texte établi par J.C. Coquet et I. Fenoglio. Paris : EHESS/ Gallimard/Seuil.

Boysson-Bardies B. (de) (1996). Comment la parole vient aux enfants. Paris : Éditions Odile Jacob.

Bruner J. S.(1983). Le développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire. Paris : Presses Universitaires de France.

Bruner J.S. (1987). Comment les enfants apprennent à parler. Paris : Éditions Retz.

Chomsky N. (1957). Structures syntaxiques. Paris : Éditions du Seuil (1969, trad. franç.).

Danon-Boileau L. (2013). Les troubles du langage et de la communication chez l'enfant. Que sais-je ? Paris : Presses Universitaires de France.

- Fenoglio I., Coquet J.C., Kristeva J., Malamoud C., Quignard P. (2016). Autour d'Émile Benveniste. Paris : Éditions du Seuil.
- Golse B. (2006). L'être-bébé. Les questions du bébé à la théorie de l'attachement, à la psychanalyse et à la phénoménologie. Paris : Presses Universitaires de France.
- Green A. (2012). « Psychanalyse et théories du langage : hésitations et conclusions ». In Nassikas K., Prak- Derrington E., Rossi C., Fabriques de la langue. Paris : Presses Universitaires de France, Le fil rouge. pp. 21-48.
- Houdé O. (2007). « Le rôle positif de l'inhibition dans le développement cognitif de l'enfant », *Le Journal des psychologues*, 1/2007 (n° 244), p. 40-42.
- Kristeva J. « Émile Benveniste : un linguiste qui ne dit ni ne cache mais signifie », In Benveniste E., Dernières Leçons. Collège de France (1968 et 1969). Paris : EHESS/Gallimard/Seuil.
- Le Normand M.T., Clouard C. (2014). « De nouveaux outils pour l'évaluation de la parole, du langage et de la communication chez le jeune enfant. » *Contrastes*, N° 39, pp. 161-180.
- Maiello S. (2010). « À l'aube de la vie psychique. Réflexions autour de l'objet sonore et de la dimension spatio-temporelle de la vie prénatale. » In Aïn J. (sous la direction de). *Réminiscences. Entre mémoire et oubli...*Éditions Érès, pp. 103-116.
- Maniglier P. (2005). « Surdétermination et duplicité des signes : de Saussure à Freud. » *Savoirs et clinique*, 1, N° 6, pp. 149-160.
- Maniglier P. (2005). « Les choses du langage : de Saussure au structuralisme. » *Figures de la psychanalyse*, 2, N° 12, pp.27-44.
- Pinker S. (1994). L'instinct du langage. Paris : Éditions Odile Jacob (trad. fr., 1999).
- Rastier F. (2007). « Le langage a-t-il une origine ? ». *Revue française de psychanalyse*, 2007/5, Vol. 71.
- Saussure F (de). (1916). Cours de Linguistique Générale. Paris : Editions Payot, 1995.
- Veneziano E. (2014). « Interactions langagières, échanges conversationnels et acquisition du langage. » *Contrastes*, N° 39, pp. 31-49.
